

Hélène Brodeur **Une romancière au service de notre histoire**

Yolande Grisé

Numéro 42, printemps 1987

Raconter l'histoire!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grisé, Y. (1987). Hélène Brodeur : une romancière au service de notre histoire. *Liaison*, (42), 26–27.

Hélène Brodeur

Une romancière au service de notre histoire

par Yolande Grisé

Qui, en Ontario, n'a pas entendu parler d'Hélène Brodeur? Depuis la parution en 1981 de **La Quête d'Alexandre**, premier volume de la trilogie des **Chroniques du Nouvel Ontario**, jusqu'à la sortie du dernier volume, **Les Routes incertaines**, sous la présentation de son nouvel éditeur Prise de Parole, Hélène Brodeur a reçu trois prix littéraires qui ont contribué à faire connaître son œuvre: le prix Champlain 1981, le prix du Nouvel Ontario 1984 et le premier prix littéraire Le Droit décerné en 1985.

Née à Saint-Léon de Val-Racine dans les Cantons-de-l'Est le 13 juillet 1923, Hélène Brodeur a quitté le Québec quand sa famille vint s'établir dans le nord de l'Ontario, tout près de Timmins, dans le village de Val-Gagné; l'enfant avait alors quatre ans. C'était la veille de la crise économique et de la grande Dépression qui allait attirer vers l'Ontario-Nord des milliers de chômeurs désespérés, à la recherche d'emplois illusoire. Époque tragique où grandit l'auteur des **Chroniques du Nouvel Ontario** et qui allait en quelque sorte l'orienter vers la voie étroite de l'écriture.

Hélène Brodeur a souvent exposé l'origine de son cheminement au cours

de diverses conférences et entrevues : *Lorsque j'étais enfant, durant les années de crise économique de 1930 à 1939, il n'y avait pas de radio, la télévision n'était pas inventée et, à l'exception de deux ou trois villes, il n'y avait ni bibliothèques publiques ni cinémas. L'unique divertissement durant les longues soirées d'hiver se limitait à des réunions de voisins et d'amis où chacun y allait de ses réminiscences soit des « Pays d'en-bas », le Québec, soit de son arrivée et de ses débuts dans le nord de l'Ontario. Il m'a ainsi été donné d'entendre bien des récits d'aventure et de connaître des personnages savoureux et baults en couleur. Il n'en faut pas plus pour que la future écrivaine ajoute : *Lorsqu'à mon tour j'ai appris à écrire, je me suis dit qu'un jour, je mettrais sur papier tous ces récits. Ce qu'elle fit plus tard, mais pour l'instant, il lui fallait gagner sa vie.**

Une « forte » en français, mais un faible pour l'histoire

L'institutrice quitte tôt l'enseignement, trouve un emploi à Ottawa et se marie une première fois. Par la suite, madame Brodeur-Nantais donne le jour à cinq enfants : Pierre, Giselle, Léo et des jumeaux, Jean et Sylvie. La vie de mère de famille accapare une grande partie de ses énergies et de son attention, sans toutefois la détourner tout à fait de ses intérêts réels et profonds

pour l'écriture. En effet, afin de subvenir aux besoins de sa famille, que les circonstances de la vie viennent à placer entièrement sous sa dépendance matérielle, Hélène Brodeur pratique la traduction et le journalisme à la pige.

C'est dans ce travail improvisé, ingrat et éreintant qu'elle apprend le métier. Elle est amenée à écrire des textes de tout genre, en français et en anglais, pour la radio et des revues tant canadiennes qu'américaines : **Châtelaine**, **MacLean**, **Flight Magazine**, **Extension**... C'est ainsi qu'avant la parution du magistral roman d'Umberto Eco, **Le Nom de la rose**, il lui vient l'idée d'écrire **Murder in the Monastery**, une nouvelle policière qui se déroule dans un monastère québécois, saint lieu où, en moins de vingt-quatre heures, deux meurtres sont commis. Deux ans plus tard, paraît dans la revue du département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa (**Incidences**) une délicate et brève nouvelle qui illustre les mœurs et la mentalité canadiennes-françaises d'il y a pas si longtemps: **Les amours d'Ephrem Maillot**.

Hélène Brodeur décroche en 1964 un poste d'agent d'information au gouvernement fédéral où elle exerce sa plume à la rédaction professionnelle. En avril 1975, elle occupe la fonction de directrice-adjointe de l'information à Statistique Canada. Elle sera ensuite

nommée, en septembre 1976, Directrice des communications au Conseil du Trésor. En décembre 1977, Hélène Brodeur-St-James quitte définitivement cette profession pour entrer de plein-pied dans le monde de la création littéraire. *Grâce à mon second mari, précise-t-elle, j'ai pu demander une retraite anticipée à la Fonction publique puisque, à l'instar des princes du Moyen-Âge, il se chargeait de subventionner les deux années de recherche et de rédaction que m'ont demandées l'élaboration de La Quête d'Alexandre.*

Un roman au service de l'histoire

Hélène Brodeur entreprend donc sa vocation littéraire sous le signe de la recherche historique afin de situer dans le temps les histoires qu'elle s'apprête à raconter. À la page 4 de **La Quête d'Alexandre**, on lit cette petite phrase : *Ce roman est le premier de la série Chroniques du Nouvel Ontario.* D'entrée de jeu, l'opposition générique entre le roman et la chronique surgit : s'agit-il d'une œuvre de l'imagination ou, au contraire, d'un document historique? Pour le père Paul Gay, Hélène Brodeur raconte l'histoire de deux héros mêlés à tous les événements d'une époque. À ses yeux, deux personnages principaux (Alexandre Sellier et Rose Brent) sont plongés dans une intrigue romanesque fort bien construite. Le critique littéraire de l'**Actualité**, Gilles Marcotte, abonde dans le même sens. Il qualifie l'œuvre d'Hélène Brodeur d'énorme entreprise romanesque, le mot chronique ne devant pas faire illusion. *Ce sont bien des romans qu'écrit Hélène Brodeur, affirme-t-il, et les intrigues diverses qui s'y croisent composent un tableau d'ensemble bien organisé selon la formule américaine.*

Gabrielle Poulin aussi voit le roman l'emporter sur la chronique, du moins dans le premier tome. *L'auteur a voulu écrire des chroniques, souligne Poulin dans le numéro 24 de Lettres québécoises, mais elle a donné à son récit les caractéristiques d'un roman (...). L'auteur s'est mise non seulement au service d'une histoire grande et belle : elle a su lui donner l'attrait du romanesque; à la fiction, elle a imposé des allures de vérité. Ses chroniques se lisent comme un roman; son roman comme une histoire.* Mais dans son



Remémorer les misères, les échecs, les ambitions et les espoirs quotidiens...
(Photo : Jules Villemaire)

analyse du deuxième tome des Chroniques, **Entre l'aube et le jour**, parue dans le numéro 31 de **Lettres québécoises**, Gabrielle Poulin établit que (...) *de ce nouveau livre, Hélène Brodeur a presque complètement évacué le romanesque au risque de mettre en péril l'unité de l'œuvre. Mais au jeu de qui-perd-gagne, les chroniques triomphent.* Réginal Martel, de **La Presse**, est du même avis et déclare que *Madame Brodeur ne prêche pas, elle écrit la chronique. L'analyse sociologique discrète est pourtant bien réelle, elle est le substrat du récit.*

D'autre part, même si Fernand Dorais ne peut s'empêcher de qualifier, à deux reprises, ces œuvres de romans, il n'hésite pas à déclarer dans **Liaison** (n° 30, printemps 1984) : *D'entrée de jeu, il faut souligner que les deux œuvres valent ou s'imposent, d'abord et surtout comme fresques historiques : reconstitutions fidèles et patientes, curieuses, d'une origine, d'une genèse, puis d'un passé récent : ceux des Québécois venus en Ontario depuis un siècle. De ce point de vue, le titre général de « Chronique » ne saurait être mieux choisi.* Les différents jurys littéraires ne s'y sont pas trompés; ils ont classé les ouvrages d'Hélène Brodeur dans la catégorie des œuvres de fiction.

Quoi qu'il en soit de ces délicates distinctions qu'une nouvelle étude de

l'œuvre d'Hélène Brodeur, menée par une jeune étudiante à la maîtrise à l'Université de Dijon, Marie-Hélène Tainturier, saura tirer au clair, il m'apparaît d'ailleurs que la romancière veut faire entendre le témoignage de l'histoire non écrite et laissée pour compte dans les archives rangées de l'Histoire avec un grand H. À travers une histoire d'amour(s) interdit(es), condamné(es) d'avance par les mœurs et la mentalité de l'époque, elle fait surgir la voix des morts pour remémorer les misères, les échecs, les ambitions et les espoirs quotidiens de cohortes d'êtres anonymes qui ont tissé de leur vie la rude étoffe qu'il fallait pour produire, pour réaliser le « dur désir de durer », selon l'expression de Réginal Martel.

En somme, il ne serait peut-être pas faux de conclure qu'Hélène Brodeur a créé une œuvre contre l'histoire officielle, mais tout contre l'histoire authentique consignée dans les archives du cœur et de la mémoire de ceux qui ont aimé. Jamais nous ne les oublierons.

Yolande Grisé est directrice du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.
